

Le temps distillé

La fin des temps par un témoin oculaire de Vincent Lambert,
L'Hexagone, 80 p.

Guillaume Asselin

Numéro 248, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71587ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Asselin, G. (2014). Compte rendu de [Le temps distillé / *La fin des temps par un témoin oculaire* de Vincent Lambert, L'Hexagone, 80 p.] *Spirale*, (248), 73–74.

Le temps distillé

PAR GUILLAUME ASSELIN

LA FIN DES TEMPS PAR UN TÉMOIN OCULAIRE

de Vincent Lambert

L'Hexagone, 80 p.

La fin des temps, on l'a crainte ou fantasmée tout au long de l'Histoire, prophétisée sa venue imminente à d'innombrables reprises, annoncée pour hier ou pour demain, repoussée à l'année prochaine ou au tournant du prochain millénaire... Il semble bien qu'il soit dans la nature de la fin des temps de prendre son temps, que la fin n'en finisse pas de finir, de s'annoncer sans jamais vraiment venir ou advenir, que le temps dure et se prolonge au-delà de toutes espérances, par-delà toutes les limites et les échéances qu'on avait cru devoir ou pouvoir lui fixer, faisant fi des ultimatums que les religieux, les mythographes, les oracles, les astronomes ou les illuminés lui auront adressés, ici et là, pour une raison ou pour une autre dont le temps, finalement, n'était pas encore venu. On s'est beaucoup excité, tout dernièrement, autour du calendrier maya suivant lequel la fin, supposément, devait *enfin* arriver... en 2012. C'était, comme on sait, une interprétation erronée, puisque la fin prédite n'avait rien à voir avec l'Apocalypse ou le Cataclysme que l'on s'était préparé à accueillir, bras ouverts ou yeux fermés. Le fameux calendrier n'annonçait pas la fin des temps, mais la fin d'un temps qui n'était que le commencement d'un autre dont on ne sait trop s'il innove vraiment, radicalement, ou s'il se contente de répéter le précédent ou un autre, plus ancien, dont on ne se souvient déjà plus, tant la mémoire est trouée, faillible, usée.

UNE APOCALYPSE PERSONNELLE

« *Le générique de la fin n'en finit pas* », observe Vincent Lambert, qui se fait le témoin oculaire d'un autre temps et d'une autre fin que celle de l'Histoire et de l'Humanité que les films et les

fictions, prenant le relais du réel où elle ne s'est pas produite, n'en finissent plus d'étirer et de rejouer dans un ressassement où l'imagination, avec le temps, piétine, fait du surplace. C'est des « *derniers moments d'un individu dédoublé, mythomane, s'étonnant de sa propre existence* » qu'il est ici question, ainsi que nous l'apprend la quatrième de couverture de ce recueil situé « *à la croisée de la saga initiatique et du journal intime* ». Une petite apocalypse *personnelle* dont l'énigme se déploie sous le coup d'une révélation essentielle : « *ce que je suis n'a pas de nom* », réalise le poète (son double ?). Parvenu au bout de l'histoire, au terme de *son* histoire, il semble qu'il soit aussi bien parvenu au bout de lui-même et que, butant sur l'ultime frontière, il se trouve éjecté de sa propre personne, jeté hors du mirage de la subjectivité à laquelle le temps l'avait fait se lier comme par un de ces enchantements où, dans les contes, un chevalier est fait prisonnier d'un château dont il ne peut plus s'échapper, à moins que le charme n'en vienne à être brisé et ne le rende à sa liberté. « *Il a suffi d'un nom absent au bon moment / pour rouvrir la fente* » dans le bloc massif de la personnalité et se vider de tous les attributs qui empêchaient d'être nu, d'être là, d'être présent à tout ce à quoi les œillères — les ornières — de l'identité faisaient écran, empêchant de percevoir la merveille que c'est que d'*exister le monde, d'être le monde*.

« *Peu à peu qui j'étais se / décontenance* », note celui qui, de sujet-acteur de lui-



même glisse dans la (non-)position — l'angle mort — du Témoin. Affranchi de la geôle de l'ego, il peut dorénavant s'observer du dehors et regarder son corps se détacher et voyager dans l'espace qu'il est et (re)devient : « *Mes mains oiseaux de caverne / dételées, voyagent. // Je les regarde elles me regardent / perchées en moi dehors [...]* ».

Dans la foulée de ce dédoublement, de ce défeuillement ou de cet effeuillage du *moi* qui meurt et moisit sous un regard désancré, mobile, infiniment échancre, je se parle comme à un autre, se tutoie, encore hésitant à prendre toute la mesure de cette vie nouvelle, à épouser ce monde qu'il avait jusque-là pris pour un étranger : « *c'est toi / qui*

vente » ; « *Là-haut regarde / toi en bas — / t'es-tu déjà vu ?* » Son corps lui-même prend la parole, l'initie à son mystère, à ses arcanes, à cet espace du dedans où le sang touche le sang, où la vie va et vient sur l'invisible radeau du souffle. On ne s'étonne pas de retrouver, en ouverture, une citation de Taliesin, le barde celte qui, dans un de ses poèmes, s'identifie au vent qui souffle sur la mer, à la vague de l'océan, à l'aigle perché sur le rocher, au rayon de soleil qui dore l'herbe des champs, au lac dans la vallée... C'est le secret et la condition de toute poésie : on ne peut connaître une chose que si on la devient, se métamorphose et s'involve en elle, que si on en fait directement l'expérience, que si l'on se risque à sortir de l'humain, à se dévêtir de son costume d'homme pour s'immerger dans le fabuleux fouillis des formes autres — des formes hôtes. « *Un individu indifférent à lui-même est une possibilité / infinie* », note judicieusement Lambert.

GARDER SILENCE

Les perceptions, du même coup, s'affinent, s'émancipent, s'approfondissent, donnant accès à tout un univers de sensations auquel les hommes et les femmes plongés dans le temps et l'attention ordinaires — dans le souci et l'agitation — demeurent sourds et aveugles. Empatouillés dans le vieux paletot de l'habitude, ils ne voient pas « *les dessous constellés du vent* », n'entendent pas le soleil gronder dans les cèdres, les hirondelles glisser sur l'aile de l'air. Sortir de soi, c'est sortir du bruit, s'extraire du tintamarre des têtes pensantes pour entrer dans le silence où les sons vacillent sur l'extrême limite du possible et de l'audible, où les pierres que l'on croit dépourvues de monde se font pousser des antennes, ouvrant toutes grandes les oreilles : « *Nous, longtemps penchés au bord du son / d'un avion / sans avion / (au ciel) — // le son d'une rivière sur le point d'exister. // Les pierres l'écoutent en boucle.* »

Ce silence, Vincent Lambert sait admirablement le faire sonner, le faire résonner, le faire parler, chanter ou chuchoter. Le poète « *garde le silence / et regarde, c'est tout ce qu'il fait* ». Et, ce faisant, fait tout ce qu'il y a à faire puisqu'il ne fait que ça, monsieur le monde : attendre qu'on taise, qu'on se la ferme, qu'on la boucle,

une fois pour toutes, rien qu'une seule fois, pour qu'il puisse enfin se faire entendre à son tour et germer du cœur de cette nuit où la parole, dans le poème, ne demande qu'à glisser : « *les graines attendent / un silence // époux, creuses.* »

« DONNER UN TEMPLE AU MOMENT »

Chaque poème de ce carnet de pèlerin apparaît comme une borne balisant le chemin de ce voyage immobile au pays de nulle part, dans les vallées et les prairies de partout, livrant des indications sur la voie à prendre ou la méthode à adopter, à l'image de ces lamelles d'or sur lesquelles les Orphiques avaient gravé les instructions censées permettre aux morts de s'orienter dans les limbes de l'après-vie. Dans cet espace paradoxal que Lambert s'emploie à défricher mot à mot, on se dirige au son et au toucher, on navigue à vue, le regard quelquefois voilé : « *Laisse tes mains frayer dans l'herbe haute* » ; « *Tu le longeras longtemps en perdant parfois de vue / sous les fougères* » ; « *La dernière marche est tourbière en lunaison* ». On rencontre toutes sortes d'épaves, des petits paysages en ruine, des vestiges de civilisation, comme si le monde avait été laissé à l'abandon. Parmi ces déchets du temps et ces détritiques du passé qui s'attarde dans un présent flottant comme une barque à la dérive sur l'océan, le squelette du « *dernier cartographe* » dont des « *orgies de larves et de poissons-lunes ont nettoyé / les os* », ainsi qu'« *un livre abandonné sur la table [...] / en forme d'histoire laissée / de nous à nous, les autres* ». Manque « *l'une, l'immémorable / première page* », comme si, à la fin, le début devait fatalement venir à manquer, que l'origine enfouie dans l'abysse de l'immémorial restait à jamais inaccessible. L'on ne saura donc jamais le fin mot de l'histoire, dont le fil semble s'être cassé quelque part, en même temps que les ficelles où s'était emberlificoté le pantin-sujet.

Le temps semble bien s'être détraqué pour de bon, chu en dehors du cadran comme l'espace en dehors des cartes et des cadastres. « *L'heure tombe* » avec les feuilles de l'automne et les flocons de février. Quelle heure est-il après le temps ? « *Février moins quart* » et des poussières qui demandent à boire. Les

secondes se mêlent aux saisons dans la tête du poète qui apparaît comme un « *professeur en décalage horaire* » nous invitant et nous enseignant à nous affranchir des montres et des calendriers, à nous attarder un peu dans le temps qui nous presse de toutes parts, à nous faire retardataires volontaires. Parce que le temps, comme la fin, peut toujours attendre, parce la poésie s'écrit toujours à *contre-temps*, qu'elle apparaît plus que jamais *décalée* par rapport à l'esprit de l'époque, qu'on la tient même dans certains cercles pour une vieille attardée dont le temps est plus-que-passé, proclamant avec un air convenu que sa fin est venue ou, du moins, tout prêt de venir, et qu'il serait ainsi plus que temps qu'elle tire enfin sa révérence. À tous ces hommes et ces femmes pressés, à tous ces impatientes qui se piquent à la va-vite avec les aiguilles de l'horloge en espérant accélérer le débit de leur sang, à tous ces junkies du *fast-doing* et du *speed-being*, la poésie oppose la lenteur retrouvée. Elle « *donne un temple au moment* », pour reprendre un des plus beaux vers de Lambert.

C'est peut-être la meilleure façon de dire ce que fait un poème : « *donne[r] un temple au moment* », distiller le temps à travers le tamis doré de la méditation et de la contemplation, jusqu'à ce que l'instant étincelle dans le cristal de l'image et laisse entrevoir à quoi pourrait ressembler l'éternité si on savait seulement l'habiter. Vincent Lambert sait admirablement y faire, dont les mots et les métaphores témoignent d'une remarquable qualité de présence et d'un haut degré de spiritualité. Chaque poème est très précisément ciselé, le souffle ramassé, l'esprit concentré, la coupe des vers toujours juste, efficace, tombant souvent comme un coup de hache de manière à intensifier la vibration d'un mot ou à densifier une image. C'est ce que j'aime plus que tout de ce recueil, à quoi l'on reconnaît sa grande qualité — cette conscience qui trouve dans le poème l'occasion de sa clarté, cette attention aiguë à la « *confondante présence du présent* », ce regard rivé sur le cœur incandescent du maintenant de toujours où chaque seconde et chaque détail constituent une occasion d'éveil à ce qui, dans le temps, transcende le temps et nous étend, infiniment. †